

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 47

Artikel: L'inauguration de la nouvelle Tonhalle, à Zurich
Autor: Capelle, R.-M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195227>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :

du canton, 15 c., de la Suisse, 20 c.; de l'Étranger, 25 c. la ligne ou son espace.

AVIS. — Les nouveaux abonnés au *Conteur Vaudois*, pour 1896, recevront ce journal gratuitement jusqu'à la fin de l'année courante. Prix de l'abonnement : Pour la Suisse, 4 fr. 50; pour l'étranger, 7 fr. 50.

L'inauguration de la nouvelle Tonhalle, à Zurich.

Sous ce titre, un de nos abonnés de Zurich nous adresse les lignes suivantes :

« Légère de forme et de couleur claire, la nouvelle Tonhalle s'élève, précédée d'un jardin, au bord du quai, tournant du côté du lac sa façade, sa majestueuse rotonde flanquée de deux tours.

» Du haut de celles-ci, le regard plane sur une vue superbe : le lac, les villages blancs, bâtis au bord, les hauteurs de l'Albis, du Bachtel, et, de l'autre côté, au-dessus des maisons, sur la vallée de la Limmat, jusqu'au sommet du Jura.

» C'est depuis le jardin que le visiteur peut se faire une idée de l'ensemble de la construction du nouveau bâtiment ; on y arrive par quatre escaliers différents et, de là, l'œil embrasse la construction entière, les murs de soutènement s'élevant en terrasse, le pavillon à pilastres, la coupole, surmontée de la déesse de la musique, et enfin les deux ailes terminées par des pavillons.

» En entrant par la *Claridenstrasse*, on se trouve, après quelques marches d'escaliers, dans un vestibule à double rangée de colonnes, séparé de la garde-robe par des portes vitrées à va-et-vient. A gauche, de larges montées conduisent aux salles de concerts et aux galeries.

» Nous ne pouvons, dans cet article forcément restreint, donner le compte-rendu des réjouissances par lesquelles les Zurichois fêtèrent l'inauguration de leur nouveau palais : discours, concerts, représentations, banquets, qui se succédèrent dans les journées du 19 au 23 octobre ; nous nous bornerons à parler des grands concerts auxquels participèrent de célèbres artistes de l'Allemagne.

» Lorsque, guidé par des messieurs en frac, on se trouve à l'entrée de l'ouverture en portail qui conduit à l'une des galeries, le regard aveuglé ne distingue

d'abord qu'une orgie de couleurs et de lumière, avec, en bas, la masse mouvante de la foule. Peu à peu, les détails se dégagent ; au fond de la salle, au-dessus du « Podium », s'élèvent les orgues et, leur faisant face, l'estrade du directeur ; puis on remarque l'arc du balcon, vis-à-vis, supporté par des cariatides, et sur la corniche, au-dessus du fronton, les bustes des maîtres Beethoven, Mozart, Haydn et Schumann.

» Le plafond est orné de cinq allégories. Celle du milieu représente Apollon partageant aux mortels le « don du ciel », tandis que Wagner, Bach, Mozart, Brahms ont leurs yeux levés sur lui. Au-dessus du balcon, des couples enlacés de bergers et bergères dansent au son du chalumeau. De chaque côté des orgues, des peintures représentent la musique d'église et la musique profane ; la première par sainte Cécile jouant de l'orgue, la seconde par un concert au XVII^{me} siècle.

» Mais, ce qu'on ne peut décrire, c'est l'aspect grandiose de la salle, l'heureuse harmonie des nuances et l'acoustique excellent, qui, bien qu'on l'y ait comparé, est de beaucoup préférable à celui de la « Gewandthaus » de Leipzig.

» Ce fut le dimanche 20 octobre qu'eut lieu le premier concert d'inauguration, dans lequel Johannes Brahms, en personne, dirigea l'exécution de son *Chant de Triomphe*, tandis que les trois grands lustres répandaient dans la salle la lumière de leurs centaines de lampes électriques, faisant étinceler les ors des plafonds et des corniches, mettant une flambée chaude aux tons roses des encofrlements, des lueurs d'opale aux médaillons, entre les colonnes, et des éclairs fugitifs aux perles et aux diamants des toilettes féminines.

» On sait que le *Chant de Triomphe* fut écrit après la guerre de 1870-71 et dédié à Guillaume I^{er}. Les paroles, prises dans saint Jean, expriment la reconnaissance d'un peuple à son Dieu ; la dernière partie est l'expression d'une joie débordante qui, ainsi que le disait fort bien un journal zurichois, trouve aisément un écho chez l'auditeur.

» Du haut de son estrade, le compo-

teur hongrois dirigea l'orchestre, les solis et les chœurs, suivi par des milliers de regards ravis, et quand, le morceau terminé, il tourna vers la foule sa figure noble, encadrée d'une longue barbe blanche, ce fut une ovation enthousiaste, qui redoubla lorsqu'une énorme couronne de laurier lui fut présentée par une dame costumée à la grecque.

» Le même soir, une illumination eut lieu sur le quai ; le bâtiment entier fut éclairé par des feux de Bengale et, tandis que flamboyaient les coupoles, les minarets des tours, les ogives et les massifs du jardin, la foule circulait aux sons de l'orchestre.

» Le mardi suivant, Joachim fit entendre son célèbre *Quartette*, qu'il exécuta avec sa manière habituelle, tranquille et modeste. Le public était en extase, et nous entendîmes derrière nous une vieille grand-mère qui, la voix entrecoupée par l'émotion, disait à sa petite-fille : « Mon Dieu, que je suis heureuse d'avoir pu jouir de cela encore ; ce souvenir illuminera le reste de ma vie ! »

» A l'ouïe du *Quintette* de Brahms, l'enthousiasme de la foule se porta à son comble, et l'auteur fut forcé de se présenter sur le « podium », où, d'un geste amical, il invita les artistes qui avaient exécuté son œuvre si magistralement à s'avancer avec lui sur l'estrade aux applaudissements du public.

» Durant l'exécution des morceaux Brahms, assis au premier rang de fauteuils, ne se doutait pas que son profil était croqué sur l'heure par un peintre de talent, Aug. Benziger. Le maître est représenté tel qu'on le vit, écoutant la musique, le regard pensif et la tête penchée légèrement sur la poitrine, ses cheveux blancs en couronne autour du col. Ce portrait est en possession de M. le professeur Hegar, de Zurich, ami du compositeur.

» Nous, Suisses français, qui gardons un certain fond observateur, et railleur souvent, ne pouvons nous faire une idée de la ferveur avec laquelle nos confrères du Nord savent écouter la musique. Lorsque, dans l'immense salle, éclata l'hymne final : *O mein Heimatland*, ce fut un silence général ; tous ces bons papas,

bourgeois à mines fleuries, s'accoudèrent à leurs chaises, oubliant là leurs chopes pour écouter les cuivres, tandis que les sommeliers s'accotaient à la paroi avec leurs plateaux.

» Et, à la sortie, sous la pluie qui commençait à tomber, les exclamations se croisaient : « Sehr schön ! Superb ! », tandis que les braves papas zurichois, un moutard sur le bras, s'en allaient, sous leurs parapluies, en fredonnant : *O mein Heimatland ! O mein Vaterland !* »

R.-M. CAPELLE.

Histoire d'un pari.

Sous ce titre, le journal *La France* publie cette amusante petite histoire, signée : D. Bonnaud :

MADAME. — Dis donc, mon ami, es-tu passé aujourd'hui du côté de l'avenue de l'Opéra ?

MONSIEUR (*inquiet*). — Oui... et pour quoi ?

MADAME. — Alors... tu as dû forcément voir la magnifique exposition de costumes du *Bonheur des Dames*.

MONSIEUR (*de plus en plus inquiet*). — En effet... mais je ne me suis pas arrêté... J'avais autre chose à faire qu'à contempler des chiffons !

MADAME. — Des chiffons !... Comme tu y vas. Il y a cependant, tout à fait sur le devant... « en vedette », comme disent les actrices, une petite robe... oh ! très simple... mais d'un goût ! Tu sais... je l'ai marchandée.

MONSIEUR. — Ah ! (*Changeant vite la conversation.*) Il paraît que ton amie madame de Beautreuil est au lit... On la dit au plus mal...

MADAME. — Ce ne sera rien. Revenons à nos moutons. Mon cher, j'ai marchandé cette robe... une misère. Elle est pour rien, quand on songe à ce qu'il y a de dentelles appliquées dessus, au point de Venise, mon ami ! Et elle ne coûte que seize cents francs !

MONSIEUR. — Seize cents francs ! Tu plaisantes !

MADAME. — Mais non... Songes-y bien, c'est une chose qui reste. Ce ne sont pas de ces saletés de robes qui font une saison... et puis pffft !... Non, c'est du beau et du bon. On fait preuve d'économie en se montant de pareilles choses... ça dure un temps infini. On n'en voit pas la fin.

MONSIEUR (*agacé*). — Je ne comprends pas ton insistance, ça fait la vingtième fois que tu me parles de cette robe. Je te le répète, c'est trop cher, n'en parlons plus.

MADAME. — Trop cher ! Mais tu es fou... tu n'as pas vu (*culine*). Ecoute, promets-moi, à la première bonne affaire que tu feras, de me la payer... cette robe.

MONSIEUR. — Non... Je ne promets rien. Seize cents francs ! Je te l'offrirai...

ou... quand les poules auront des dents ou... ou encore quand les allouettes tomberont du ciel toutes rôties... ou encore quand on aura arrêté Arton.

MADAME qui a aperçu dans un coin du journal du soir, auquel son mari est abonné, la nouvelle de l'arrestation d'Arton). — Tu me l'offriras, dis-tu... quand Arton sera arrêté... Autant me dire jamais...

MONSIEUR. — C'est plus poli qu'un refus brutal.

MADAME. — Néanmoins, j'accepte ta promesse. Tu m'offriras cette robe quand Arton sera arrêté.

MONSIEUR (*souriant bien tranquille*). — Oh ! tant que tu voudras.

MADAME. — Tu le jures ?

MONSIEUR. — Sur la tête de ta sacrée mère... pardon ! — sur la tête sacrée de ta mère.

MADAME. — Eh bieu, mon ami, apprête ton argent. Arton est arrêté.

MONSIEUR (*riant aux éclats*). — Ha... Ha ! Elle est bien bonne... fameuse la farce... mais ça ne prend pas... ma chérie... tu as des trucs innocents. Arton, arrêté... laisse-moi rire... Non... non ! tu es d'une ingénuité en fait de roueries. Arrêté Arton (*il se tord*). Ha... Ha...

MADAME (*lui montrant le journal*). — Tiens, vois... lis... je n'invente rien...

MONSIEUR (*subitement très pâle*). — Al-lons donc... Mais oui... c'est vrai... un communiqué officiel... Arton arrêté à Londres... Ma chère, tu as gagné ton pari... mais je te demanderai encore une chose... C'est d'attendre qu'Arton soit à Paris pour m'exécuter... Tant que je ne le verrai pas... de mes propres yeux..., je ne croirai pas à son arrestation.

MADAME. — Soit... nous irons le voir arriver demain à 10 h. 4 à la gare du Nord... Emporte les seize cents francs.

MONSIEUR. — Oui (*à part*). Quel crétin que cet Arton !... Et moi qui le croyais fort...

Encore les culottes.

Monsieur le Rédacteur,

Dans votre article intitulé : *Porter les culottes*, vous avez oublié un détail qui a bien son importance ; je veux parler des déceptions par lesquelles doivent passer les pauvres femmes qui les portent avant d'en arriver à bien jouer leur rôle. Je mets de côté, cela va sans dire, ces épouses vulgaires qui éprouvent le plus grand plaisir à dire : « Mes champs, mes vignes, mes bêtes, mon vieux, etc. »

Lorsqu'une jeune fille se marie, elle n'a certainement point l'intention de faire de son mari son serviteur. Elle est au contraire heureuse et fière si elle peut s'appuyer sur lui. Elle souffre, dès le jour où elle s'aperçoit que son compagnon n'a ni force ni énergie.

Il ne lui faut pas longtemps, du reste, pour constater la chose. Dès les premiers jours, elle a la preuve que son

mari ne possède aucune initiative, qu'il préfère s'effacer, laisser les autres se mettre en avant et rester lui-même à l'abri de tout tracas.

Lorsque le moment est venu de régler les premiers comptes du ménage, quelle déception ! Des notes sont présentées à Madame, qui les reçoit, en disant : « Je les remettrai à mon mari qui s'acquittera envers vous. »

— Oh ! ce n'est pas la peine, lui est-il répondu, nous lui avons déjà remis nos comptes et nous lui en avons même réclamé le montant plusieurs fois.

La jeune femme, le rouge au visage et profondément humiliée, ne tarde pas à se rendre compte d'un état de choses dont elle souffrira à l'avenir.

Dans les choses les plus ordinaires de la vie, la faiblesse, l'indifférence et l'égoïsme d'un mari semblable apportent chaque jour de fâcheuses perturbations dans la famille.

A table, où les enfants viennent s'asseoir avec empressement et tous à la fois, la mère prie-t-elle son mari de bien vouloir servir ces petits impatients, celui-ci, qui n'a pas moins d'appétit qu'eux, prétexte, pour se libérer de sa besogne, un affreux lumbago. Il répète qu'il a l'oreille dure et continue à manger sans regarder ni à droite ni à gauche, sans se laisser distraire par toutes les petites voix qui réclament ceci ou cela.

Mais les enfants grandissent et s'aperçoivent toujours plus de la molesse de leur père. Bientôt, ils prennent de petits airs d'indépendance et exécutent leur travail comme ils l'entendent et comme si le père n'existait pas.

Dès lors, tout se complique. Celui qui n'a pas su garder sa place commence à ouvrir les yeux ; il se fâche et jure qu'il ne veut pas se laisser mener par ses enfants, que c'est déjà assez de l'être par la mère, etc., etc., sans se douter que la cause de sa position effacée c'est lui-même.

Quant à sa femme, — si c'est une femme de cœur, — la culotte qu'elle est ainsi condamnée à porter lui sera une bien lourde croix.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

PAULINE ***

Origine du chapeau-monument chez les dames. — Peu de temps avant les événements de 1789, une révolution qui, en son temps, avait produit non moins de sensation que la seconde, s'était effectuée dans la coiffure féminine. La reine Marie-Antoinette ayant perdu ses cheveux à la suite d'une couche, le chapeau remplaça les édifices capillaires à la mode depuis plusieurs années.

Ce fut d'abord un petit chapeau en soie orné de plumes et de fleurs, incliné